LES SABOTS DE L'ABSENT

CONTE DE NOEL

Oh ! la belle neige ! oh ! le givre étincelant ;

On eût dit un splendide tapis d'hermine étendu sur tous les chemins de la campagne, tandis que les arbres semblaient, sous les rayons de la lune, constellés de pierreries.

Pas un murmure, pas un souffle dans cette nuit teintée d'opale, parfois seulement un flocon ou une paillette se détachait des branches et tombait, mais sans faire plus qu'on peut faire, en tombant dans l'espace, une étoile décrochée de son écrin d'azur.

Soudain l'air vibra ; les arbres et les plantes eurent comme un frémissement, les cloches de l'église, les cloches sonores et joyeuses, lançaient en l'air leur hosanna retentissant et annonçaient la messe de minuit.

Alors les paysans firent, dans leurs fermes ou leurs chaumières bien closes, leurs préparatifs de départ ; ils se couvrirent, s'encapuchonnèrent, prirent leurs livres d'heures, et ce fut dans les chemins éblouissants une procession de gens se dirigeant vers le village.

—Dépêche-toi, voyons, ma fille, dit, avec un geste d'impatience maître Abellan à la petite Tonine qui n'en finissait plus de rôder dans la salle basse ; mais que faistu donc ? continua-t-il, en l'entendant encore trottiner derrière lui.

—Ce que je fais ? répondit-elle, honteuse d'être surprise avec deux gros sabots entre ses mains mignonnes, mais... mais...

Il se mit à rire de voir son air déconfit.

—Tu veux peut-être les mettre dans la cheminée ? demanda-t-il en haussant les épaules.

—Justement, maître Abellan.

—Par exemple ! Deviens - tu folle, petite ? A ton âge, avoir de ces naïvetés !

—Laisse, mon homme, répondit la vieille Anne-Marie qui venait de chercher sa mante dans la chambre contiguë. Ça n'est point pour elle, bien sûr, qu'elle va poser dans l'âtre les sabots de notre pauvre Pierre. C'est pour Louison qui vient de s'éveiller et qui recommande de ne pas les oublier.

Louison était la petite fille des Abellan et Tonine une orpheline recueillie à la ferme par charité quand elle avait huit ans et qu'ils gardaient, s'étant profondément attachés à elle par sa douceur, son intelligence et sa vaillantise.

Elle avait 17 ans maintenant et ils la considéraient comme faisant partie de la famille.

Jolie à croquer avec ses fins cheveux blonds, dont quelques boucles rebelles sortaient de son capulet, son visage rose et ses yeux bleus questionneurs, elle restait là, debout, tenant un sabot en chaque main et ne sachant plus qu'en faire.

—Puisque c'est comme ça, dit le bonhomme, ne te gêne pas, Toninette ; mais, ajouta-t-il en baissant la voix, si tu n'as rien acheté pour Louison, que pourra lui apporter Noël ? Ma vieille tête perd la mémoire et je n'ai plus songé à elle.

—Ne t'inquiète pas, répondit Anne-Marie, et toi, Tonine, hâtetoi, c'est minuit tout à l'heure, et voici le premier coup de la messe qui sonne.

Pendant que la jeune fille posait les sabots près de la cheminée, pas dedans, car il y restait des cendres chaudes, la fermière jeta un dernier coup d'œil sur la table déjà parée d'une belle nappe blanche et servie pour le réveillon, auquel on avait convié des voisins, puis, laissant Louison sous la garde de Tayaud, un chien de force à étrangler un homme, elle appela Tonine et tous trois sortirent.

Tonine était certainement une bonne petite chrétienne, ce qui ne l'empêcha pas d'avoir des distractions pendant cette messe de minuit qu'elle aimait tant. Ce fut, d'ailleurs, la faute des Abellan, car seuls parmi la nombreuse assistance, ils avaient un air si triste que la jeune fille pensa tout le temps à la cause de cette tristesse.

Et cette cause, c'était Pierre, leur garçon qu'ils chérissaient, dont ils ne parlaient jamais plus, mais à qui ils pensaient sans cesse, cela se voyait bien, rien qu'à la façon dont Anne-Marie, tout à l'heure encore avait prononcé son nom.

Bien que depuis son départ de la ferme, neuf longues années se fussent écoulées, Tonine se souvenait bien de lui qui s'était montré si bon pour elle.

C'était même lui qui, paraît-il, avait conseillé à son père de la prendre au logis.

Elle le voyait toujours. Aucun trait de son visage ne s'effaçait dans son souvenir, et elle comprenait bien le chagrin des fermiers de le savoir si loin, à Paris, pour lequel il avait abandonné le village natal.

Les Abellan avaient de la fortune. D'abord la ferme leur appartenait, et puis ils possédaient, du côté des Torettes, des vignes de bon rapport, ainsi que des champs de blé et de luzerne.

Tout le monde les aimait et les estimait, car ils avaient, disait-on, la main toujours ouverte et le cœur sur la main.

Maintenant on les plaignait aussi, à cause de leur garçon. Une si mauvaise tête, ce Pierre ! Elevé avec les autres enfants du village et allant comme eux à la même école de François Lericheux, il se montra de tout temps le plus intelligent et le plus indiscipliné ; plus tard, travaillant la terre avec le fermier, mais abandonnant dès qu'il se trouvait seul, le sillon commencé, pour lire des livres qu'il apportait en cachette. Et quels livres ! ceux qui exaltaient son imagination déjà trop ardente et dans lesquels il puisait le goût d'une vie différente de la sienne.

Voici pourquoi il était parti. Que faisait-il maintenant là-bas, dans ce Paris, tentateur attirant comme un fruit défendu ?

Tonine était certainement une bonne petite chrétienne, et cependant elle ne pouvait s'empêcher de songer à ces choses-là au lieu de lire attentivement dans son livre d'heures.

Elle ne pouvait s'empêcher de se demander comment était ce Paris vers lequel les hommes couraient comme les phalènes vers la flamme, et ce qu'on faisait et ce qu'on y voyait, et pourquoi Anne-Marie disait que les jeunes se perdaient en y arrivant.

Drelin... Drelin.... Drelin....

Tonine courbe la tête et ses regards humblement baissés vers les dalles rencontrent une paire de sabots vernis et ornementés de cuivre comme ceux de Pierre, ceux qu'elle a laissés près de la cheminée.

Alors, elle ferme les yeux pour ne plus voir, pour ne plus être distraite.

C'est égal, Louison sera bien joyeuse à son réveil, lorsqu'elle trouvera les cadeaux de Noël. Elle se souvient de son impatience à elle lorsqu'elle était gamine et gardait encore la croyance des petits ; elle regrette l'âge de ces naïves surprises et voudrait bien encore trouver quelque chose dans les sabots de Pierre.

Quel dommage qu'elle ne soit plus à l'âge béni de l'enfance ! Enfin ! Un soupir s'échappe de ses lèvres fraîches et, cette fois, elle ne pense plus ni à Pierre, ni aux sabots ; sa volonté a dominé le rêve.

Le ciel restait clair, illuminé d'étoiles, et la campagne offrait un aspect féerique avec le scintillement de son givre accroché à toutes les branches, mais il faisait un froid de loup et, pour rentrer au logis, les paysans marchaient vite.

Soudain maître Abellan s'arrêta et fit remarquer à sa femme qu'une lumière filtrait à travers les joints de la porte et des volets.

—Tu as oublié d'éteindre la lampe, lui dit-il, tu vois.

—Mais non, répliqua-t-elle, je suis bien sûre de ne point l'avoir oubliée, cette clarté doit venir de l'âtre.

Le vieux fronça les sourcils et hâta le pas ; puis il écouta auprès de la porte, mais il n'entendit aucun bruit et rassura les femmes déjà épeurées.

—C'est égal, murmura Anne-Marie, nous avons été imprudentes de laisser seule notre Louison.

—Et Tayaud, donc ! répondit-il en mettant la clef dans la serrure ; il est solide, le gaillard, et la petite restait sous bonne garde, sois sans crainte.

Tout à coup, la porte étant ouverte, il poussa une exclamation.

—Ah ! par exemple, dit-il, par exemple !

—Qu'est-ce que c'est que celui-là ?

Anne-Marie et Tonine restèrent sur le seuil, interdites et ahuries.

La lampe, éteinte au départ, était rallumée et permettait de voir, dès le premier coup d'œil, un homme assis et endormi dans le fauteuil de paille rapproché de la cheminée, les pieds allongés sur les chenêts et fourrés dans les sabots de Pierre, comme s'ils eusent été posés là exprès pour l'attendre.

Tayaud, qui vint tourner autour du fermier, paraissait fort joyeux d'avoir pour hôte cet étrange personnage si peu cérémonieusement installé dans la maison, et maître Abellan, Anne-Marie et Tonine se répétaient avant même d'avancer près du dormeur :

—Mais qu'est-ce que cela signifie ?

Tayaud répondit :

—Ouah ! ouah ! ouah !

Sa grosse voix réveilla l'homme qui se leva brusquement, écarquillant les yeux et ouvrant... ses bras.

—Pierre ! c'est Pierre !

Anne-Marie tomba dans les bras ouverts et le jeune homme couvrit de baisers les cheveux et le front de sa mère. Puis ce fut le tour du fermier et celui de Tonine.

Mais ne rêvaient-ils pas ? N'étaient-ils pas le jouet d'une hallucination ? Etait-ce bien Pierre, leur fils tant regretté, qu'ils revoyaient après de si longues années d'absence ?

Oui, certes. Il revenait en enfant prodigue repentant, au foyer paternel, lassé, écœuré de ce Paris qui l'avait meurtri, presque brisé.

Pour que le pardon fût certain et le bonheur plus complet, il revenait cette nuit de Noël, anniversaire de son départ.

Ils ne songeaient pas à l'interrompre. Ils écoutaient sa voix avec ravissement et savouraient la joie infinie de le regarder et de l'entendre, craignant presque, s'ils bougeaient, de faire envoler la chère vision.

—Je ne partirai plus, dit-il, je suis à vous pour toujours, maintenant, je redeviens le Pierre d'autrefois, le paysan que j'aurais dû rester... si vous saviez... Ah ! comme je suis heureux de vous revoir !

Et le pauvre garçon éclata en sanglots.

Cette nuit-là, on ne dormit pas à la ferme. Les Abellan fêtèrent jusqu'à l'aube, avec les invités du réveillon, le retour de leur enfant.

Louison, réveillée par l'éclat des voix et le bruit des verres, accourut vers la fin du repas, en chemise, les cheveux ébouriffés, demandant son cadeau de Noël. On n'y songeait plus, et Anne-Marie donna ellemême les objets mis de côté à son intention.

—L'oncle Pierre a rencontré Noël en route, répondit-elle, et c'est lui qui t'apporte ces belles choses de sa part.

L'oncle Pierre ! Qui ça ? Elle ne le connaissait pas, mais puisqu'il apportait des jouets, cela valait bien un baiser et elle lui passa gentiment autour du cou ses deux bras nus et potelés ?

—Et Noël n'a rien mis pour toi dans les sabots, dis, Tonine ?

Ce qu'il avait mis dans les sabots ? C'étaient Pierre, un beau gars, ma foi, dont les yeux noirs ne quittaient guères les yeux bleus de la jeune fille.

Ah ! qu'il la trouvait jolie ! Plus jolie mille fois que toutes les parisiennes pâles auxquelles il aspirait jadis. Où donc aurait-il trouvé des prunelles plus claires ? Qui donc pouvait avoir de plus fins cheveux blonds, une bouche plus fraîche et une taille plus souple ?

(Suite page 4)